

teries même, et elle avait ses entrées partout, aussi bien que l'ennui a les siennes aujourd'hui. Les personnages les plus graves, constitués en dignité, payaient eux aussi un large tribut à la joie, et plus d'un, comme Boileau, se laissa enivrer par quelque Chapelle au milieu de sermons improvisés, j'imagine, sur la tempérance.

Que si la littérature un peu larmoyante de l'époque lui imposait par instant quelque arrêt, la chanson, chanson galante, chanson de table, chanson satyrique, avec Béranger, Désaugiers, Musset, Pierre Dupont, suffisait pour en rétablir le cours généreux — et comme du temps de Rabelais, de Saint-Amand, de Théophile, des Goinfres, de Régnier, de Molière, de Boileau, de Racine, de Lafontaine, de Piron, de Collé, de Crébillon fils, la gaieté trouvait des accents d'une telle richesse, d'une folie si vive qu'elle s'élevait, ainsi que la tristesse et les longues mélancolies, jusqu'à la poésie, et, bon gré mal gré, entraînait et s'imposait à l'admiration de tous.

Aussi les Lyonnais de l'époque qui nous occupe n'eurent-ils garde de se soustraire à cette impérieuse nécessité dont nous parlions, autant pour se ressaisir et se retremper que pour répondre à l'entraînement irrésistible de la belle insouciance française. Dans ce but, ils avaient formé une société dite des *Intellllligences*, baptisée plus tard du sobriquet plus jovial des *Bonnets de coton* (1). Là, dans des réunions périodiques qui se tenaient tantôt au pavillon

(1) Voici, d'après M. Rousset lui-même, l'origine de ce nom :

L'acteur Brindeau (des Français) récitait des vers devant ses amis, *les intelllligents*, dans le restaurant de la mère Brigousse, aux Charpenes.

C'était en hiver, il faisait un froid à faire éclore les ours blancs dont parle Murger. Quelqu'un demanda alors un bonnet de coton. Il en fut